

Et peut-être rêver

Raymond se morfondait. Il avait vingt-cinq ans de maison. Durant toutes ces années, il s'était montré à la hauteur de la tâche sans jamais ménager sa peine. Ce qu'il redoutait était arrivé : il n'avait plus aucun intérêt pour son travail. Il n'aspirait qu'à donner sa démission, sans arriver à franchir le cap. Il appréhendait la réaction de Denis Delagnac, son patron.

Il avait le sentiment d'avoir épuisé les ressources de son art de maquilleur mortuaire. A peine les avait-il soulevés que les instruments se mettaient à peser dans sa main. Les mentons se contractaient, les fronts se plissaient, les bouches se tordaient comme sous l'effet d'une contrariété secrète. La poudre pâle dispersée en nuages virait au gris sur la peau cireuse des cadavres. Les nuances subtiles qu'il déposait par touches savantes sur les joues et les paupières ne parvenaient plus à effacer la dernière expression de la dépouille : lentement, comme par capillarité, elle remontait sous le visage grimé, réduisant ses efforts à néant. Penché au-dessus du macchabée, il lui semblait l'entendre lui dire d'abandonner la partie.

« *J'ai fait mon temps, je dois partir* » se persuadait Raymond au beau milieu de la nuit. Ses mains étaient moites. Il tremblait de dépit. L'idée tournait dans sa tête comme une eau mauvaise, le plongeait dans de longues insomnies. Une véritable obsession ! Il ne savait comment s'en débarrasser. Malgré le dégoût grandissant qu'il éprouvait à saisir ses ciseaux fins et sa pâte d'argile, il ne se décidait pas à rédiger sa lettre. Les mots restaient bloqués dans sa gorge, le stylo refusait de les former sur la page blanche. Il se sentait faible, lâche. Il était si malheureux qu'il se prenait à imaginer un monde meilleur, totalement déconnecté de la réalité, où la démission n'aurait pas eu ce caractère de renoncement et d'échec, mais où elle aurait servi de récompense au terme d'années de labeur.

Dans la vie de tous les jours, Denis Delagnac était loin d'être sympathique. C'était un petit homme atrabilaire qui terrorisait son entourage. Au moindre fléchissement du chiffre d'affaires, il clignait des paupières, signe avant-coureur de la colère. Inquiet pour son cœur fragile, son médecin lui avait maintes fois recommandé de garder son calme. Rien n'y faisait. Delagnac ne pouvait maîtriser ses accès de fureur. Il blêmissait, serrait les poings, donnait libre cours à ses pulsions. *Bande d'incapables ! rugissait-il. C'est de votre faute si nous sommes en perte de vitesse !* Il se répandait en invectives. En sortant de la morgue, les employés des pompes funèbres essayaient de détendre

l'atmosphère. *Vous verrez qu'un jour il nous accusera de ce que les gens décèdent moins souvent qu'autrefois !* plaisantaient-ils.

Si Denis imputait à ses salariés tous les maux du monde, le seul pour qui il manifestait de l'indulgence, c'était Raymond. Il était son meilleur maquilleur. Il avait du talent, beaucoup de talent. Il transformait les visages qu'on lui confiait, venait à bout des plus difficiles. Sous ses doigts habiles, les macchabées abandonnaient leur masque de souffrance. Ils étaient mis en bière avec, sur les traits, une expression d'apaisement qui soulageait la famille endeuillée. Cela ne tenait nullement du miracle. Raymond avait du métier. Il tendait les tissus sans les abîmer, lissait un front, gommait un pli, redressait les joues tombantes, n'avait pas son pareil pour effacer les mauvais rictus. Il ne restait aucune trace du choc qui avait expédié l'être humain sur l'autre rive. Pour finir, il fermait les paupières du décédé au pinceau, avec une grande délicatesse. A la fin de la journée, Denis venait voir le travail accompli. Il n'entrait pas dans ses habitudes de féliciter son employé. Il taisait sa fierté dans un bref hochement de tête, mais au fond de lui-même, il se réjouissait. Raymond était un collaborateur précieux. A la fin de l'année, Delagnac le gratifiait d'une bonne prime pour s'attacher sa fidélité.

*

Une nuit d'automne, Raymond rêva qu'on l'enfermait vivant dans un caisson. Il se vit étouffant entre des parois de fer. Il hurla, rejeta les draps. Assis dans son lit, il prit sa tête dans ses mains. Depuis combien de temps était-il sujet à ce rêve terrifiant de claustration? Pour quelle raison obscure se retrouvait-il enterré de force en pleine nuit ? Les questions se bousculaient à son esprit. Comme sous l'effet d'une pression trop forte, quelque chose céda en lui. Son imaginaire prit le contrepied du cauchemar, fit voler en éclats le carcan des interdits. Tout s'ouvrit à lui. Redressé sur son oreiller, il se représenta Denis Delagnac en personnage débonnaire lançant d'une voix douce et engageante, comme une sympathique proposition : *Qui veut démissionner ?*

Une bouffée d'euphorie l'envahit : *Moi, monsieur le Président !* s'entendit-il crier dans la chambre. Un Delagnac conciliant, chaleureux, plein de gentillesse s'approcha de lui : *Je reçois votre démission avec plaisir mon cher Raymond et je vous félicite. Vous avez su donner à nos morts une seconde jeunesse. Permettez-moi de vous offrir un pot de départ digne de votre mérite !*

Raymond avait fermé les yeux comme sous l'effet d'un charme ; il voyait Denis qui s'approchait de lui et le prenait dans ses bras. Lui donner l'accolade était un geste qu'il n'aurait jamais fait dans la vraie vie. Grisé par cet adoubement qu'il recevait en

récompense de toutes ces années de travail, Raymond, encouragé, poussa le fantasme à se voir remettre un gros chèque de départ.

Offrez-vous un tour du monde ! Faites-vous plaisir, que diable ! Partez où vous voulez, la vie vous tend les bras !

La petite musique d'un ukulélé monta entre les murs, délicieusement suave, accompagnant les paroles enchanteresses de son supérieur, poussant Raymond à changer d'hémisphère. Un parfum de fleurs l'accueillit à son arrivée. Les cocotiers frémissaient sous le vent, le sable avait la douceur d'une peau de pêche, des vahinés sensuelles vêtues de jupes de paille ondulèrent gracieusement des hanches, et lui, emporté par le rythme envoûtant des tambours tahitiens, se mettait à ouvrir et fermer les genoux en de puissants battements...

La sonnerie du réveil déchira l'air de la chambre. Raymond revint à lui. L'amère réalité le fit frissonner. Il eût tant préféré nourrir ses fantasmes de démission glorieuse dans des régions inexplorées plutôt que retourner aux simulacres de son quotidien ! Il le fallait, pourtant. Avec effort il s'arracha à la douceur des draps, se prépara, s'habilla sans joie et sortit de chez lui sous un soleil pâle de novembre.

En pénétrant dans les locaux, il remarqua que les couloirs étaient éteints. La standardiste lui apprit que Denis Delagnac était décédé dans la nuit d'un arrêt du cœur et que les bureaux seraient fermés pour la journée. Il reçut la nouvelle avec toute la retenue hypocrite qu'exigeait la situation.

Lorsqu'il quitta les lieux, il était à peine neuf heures. Au-dessus de lui, les feuilles rousses des marronniers s'agitaient comme des éventails. Echappés de leur bogue tendre, les marrons brillaient sur le bitume. Il s'arrêta, en ramassa un, admira son aspect verni, s'émut de sa forme ronde, puis il le glissa dans sa poche et marcha en apesanteur jusqu'à l'agence de voyage où il entra d'un pied léger.

*